ASIA FOCUS

# « LES TROIS CORÉES »

*Entretien réalisé par Emmanuel Lincot, chercheur associé à l'IRIS, avec*

**Patrick Maurus /** Professeur émérite à l'INALCO

Novembre 2023

## ENTRETIEN AVEC

**Patrick Maurus /** Professeur émérite à l'INALCO

Patrick Maurus, professeur émérite à l'INALCO, a enseigné à Pékin, Séoul et Pyongyang. Il est directeur de la collection Lettres coréennes chez Actes Sud, traducteur et responsable de la revue tan'gun, de revuetangun.com et de voyagestangun.com.
Il est auteur de *Passeport pour Séoul, anthologie littéraire* (Actes Sud, 2002), *Histoire de la littérature coréenne* (Ellipses, 2005), *La Corée dans ses Fables* (Actes Sud, 2011), *Les trois Corées* (Hémisphères, 2019) et du *Dictionnaire culturel des Corées*, avec Younès M'Ghari, Pierre Cambon et Johanna Chmakoff (Ellipses, 2023).

## PRÉSENTATION DE LA COLLECTION ASIA FOCUS

La collection « Asia Focus » propose des analyses, des entretiens avec des experts ou des acteurs, ou des notes sur des travaux majeurs produits par des spécialistes de la région. Son objectif est d'approfondir la réflexion sur des sujets d'actualité et d'offrir des éléments de compréhension sur les enjeux actuels en Asie. Les dynamiques politiques, sécuritaires, économiques, culturelles ou sociétales sont ainsi privilégiées.

Collection sous la direction de **Barthélémy Courmont**, directeur de recherche à l'IRIS, maître de conférences à l'Université catholique de Lille, et **Emmanuel Lincot**, chercheur associé à l'IRIS, professeur à l'Institut Catholique de Paris et sinologue. Elle s'inscrit dans le cadre du Programme Asie-Pacifique de l'IRIS.

PROGRAMME
ASIE-PACIFIQUE

Par son poids économique, démographique et la persistance d'une multitude de défis politiques, stratégiques et sécuritaires, l'Asie-Pacifique fait l'objet de toutes les attentions. Le programme Asie-Pacifique de l'IRIS et son réseau de chercheurs reconnu à l'échelle nationale et internationale se donnent pour objectif de décrypter les grandes dynamiques régionales, tout en analysant de manière précise les différents pays qui la composent et les enjeux auxquels ils sont confrontés.
Les champs d'intervention de ce programme sont multiples : animation du débat stratégique ; réalisation d'études, rapports et notes de consultance ; organisation de conférences, colloques, séminaires ; formation sur mesure.

Ce programme est dirigé par **Barthélémy Courmont**, directeur de recherche à l'IRIS, maître de conférences à l'Université catholique de Lille

© IRIS - Tous droits réservés

**EMMANUEL LINCOT : Dans votre dernier ouvrage *Les trois Corées* (Maisonneuve & Larose et Hémisphères, 2023), le titre même peut paraître comme vous le dites vous-même « provocateur », car on pense avant tout à la division de la péninsule héritée de la guerre froide, c'est-à-dire à l'existence de deux « Corées ». Qu'est-ce qui caractérise, selon vous, en substance cette troisième Corée ? Est-elle synonyme de diaspora ? Convoque-t-elle un tiers, un hors lieu qui relèverait avant tout de cette « imagined community » dont nous parle Benedict Anderson ?**

**Patrick Maurus** : Commençons donc par quelques précisions : L'expression « Trois Corées » (avec un –s) n'a pas pour but de choquer qui que ce soit, ni de plaider contre la réunification. De quel droit d'ailleurs ? Mon but est finalement simple : provoquer une réflexion en prenant au pied de la lettre les réalités de la division hermétique du pays depuis 1950 et évaluer certaines de ses conséquences. Mon analyse va cependant à l'encontre des discours fondés sur la division comme alpha et oméga de toutes les explications, car ils interdisent cette réflexion. Ce que l'historien Lee Kang-baek appelait « penser dans les structures de la division ». Ma longue fréquentation des Corées m'a conduit à penser que les divers « morceaux » ont suivi des trajectoires différentes depuis si longtemps qu'ils ont aujourd'hui acquis une autonomie telle qu'ils seraient considérés comme des pays différents n'importe où ailleurs. Les deux objections qui viennent immédiatement à l'esprit (une culture commune et un désir commun de réunification) sont très valables pour l'avenir, mais n'infirment en rien le constat présent. Politiquement, socialement, culturellement, les trois Corées sont au moins aussi différentes que la France et la Wallonie.

Ceci dit, votre question reste fondée, et il faut se forcer à penser un pays qui serait à la fois une seule communauté et trois entités. Et encore, car je suis en train de céder aux objections pour me faire comprendre. D'où l'intérêt de regarder du côté de la « Troisième Corée » et d'utiliser cette expression, même si cela force un peu le trait. La Troisième Corée désigne donc le district autonome coréen de la République populaire de Chine (Yanbian), qui jouxte la Corée du Nord, au nord-est. En réduisant excessivement son empreinte historique, il s'agit d'un vague souvenir géographique d'un immense territoire à l'unité et à l'homogénéité discutables, correspondant à ce que la vulgate appelle le Royaume de Koguryo, rêvé comme très puissant au premier millénaire.

Mes trois Corées ne sont donc pas trois ensembles de même nature (trois États-nations constitués), mais tout de même trois « lieux » coréens égaux en légitimité (c'est-à-dire refusant la légitimité des autres !), mais qui s'imaginent évidemment comme Une, puisqu'elles

s'appuient sur un récit national unique, une histoire commune et un système référentiel commun.

Maintenant, Yanbian se manifeste très différemment des deux autres… en ne se manifestant pas vraiment ! Car la troisième Corée est doublement déterminée, d'un côté par la péninsule, de l'autre par la Chine, dont elle constitue la treizième en population des 55 minorités nationales (ou ethnies minoritaires). Car après avoir été plutôt privilégiée grâce à la participation de nombreux Coréens à la guerre civile chinoise côté communiste, elle a subi de plein fouet les effets de la Révolution culturelle. L'attitude générale des Coréens-Chinois est donc celle d'une stratégie d'évitement. Chaque fois que j'y vais, il me faut un temps fou pour entrer en contact avec les gens que je ne connais pas. Un visage venu de l'extérieur, qui sait, une tête d'Américain, met du temps avant d'établir la confiance. Ce qui n'empêche pas ces Coréens-Chinois d'éprouver une sorte de sentiment de supériorité vis-à-vis des autres Coréens. Puisqu'ils sont de nationalité coréenne mais aussi de citoyenneté chinoise. Situation difficile à appréhender, mais condition préalable à la compréhension des relations intercoréennes.

**Vous tendez à questionner des mythologies politiques, au sens où l'entendait Raoul Girardet, en vous interrogeant de la manière suivante : « Pourquoi le Nord-Coréen est-il un autre ? Pourquoi le Coréen de Chine n'existe-t-il pas ? » (p. 31). On pourrait ajouter les Coréens de l'Ouzbékistan déportés par Staline… En quoi ces communautés éparses forment-elles malgré tout une « koinè », une communauté ?**

Cette question prolonge la précédente. Nous commençons dans notre revue tan'gun une série sur les diasporas (faute de meilleur mot), et nous sommes d'emblée confrontés à la grande diversité des situations, ce qui incidemment justifie la notion de « troisième Corée ». Car quantité de « Corées » (endroits où se trouvent des gens qui se considèrent comme Coréens à un degré divers) échappent à la « structure de la division » et se définissent avant tout par leur situation géopolitique hors péninsule.

Il y a une autre raison à cette « non-existence » de la troisième Corée, son propre effacement volontaire. J'ai proposé la formule suivante : Yanbian est un pays sans histoire mais avec une géographie qui est devenu un pays avec une histoire mais sans géographie. Cela signifie que les Coréens de Chine, largement concentrés dans Yanbian, qui ne revendiquaient rien publiquement depuis la Révolution culturelle, se sont mis à émerger en tant que tels au moment même où ils quittaient en grand nombre leur territoire (pour des raisons économiques principalement).

Alors « Pourquoi le Coréen de Chine n'existe-t-il pas ? » Parce qu'il n'est pas intégrable au récit national ! Un Coréen qui n'est pas défini par la division n'est pas un Coréen. Et comme le Coréen de l'extérieur existe quand même physiquement, alors on l'ethnologise. Yanbian existe comme destination touristique, d'où, paradoxe des paradoxes, on va regarder de loin la terre nord-coréenne ! Un zoo. Et un zoo ne nécessite pas le recours à des concepts philosophiques complexes !

**Vous évoquez l'aménagement par les Chinois, dans la province du Liaoning, à la frontière de la Corée du Nord, du très grand port de Dandong (p. 35). En termes de prospective, est-ce le signe que Pékin se prépare sinon à une réunification entre les deux Corée tout au moins à un essor économique transfrontalier beaucoup plus conséquent qu'il ne l'est à présent ?**

Une fréquentation suivie de ces territoires, qui ne sont lointains que pour nous, prouve par A plus B que la Chine a replacé la question coréenne en tête de ses priorités régionales. Du port de Dandong à l'est, côté chinois, à Yanji la capitale coréenne de Chine, les 444 km de frontière sont désormais couverts de villes nouvelles et de zones industrielles, à peine interrompues par quelques points touristiques, dont la ville de Ji'an, ancienne capitale du royaume coréen de Koguryo. Et prolongées par les points de passage qui se multiplient, ponts et barrages. La région, zébrée de nouvelles autoroutes, n'est pas toujours facile à visiter, mais comment est-il possible de ne pas y voir un choix politique et économique réfléchi et visionnaire inscrit dans le sol.

Si l'on préfère les arguments concrets aux hypothèses politiques, l'optimisme nord-coréen est aussi fondé sur la relance des échanges avec la Chine, à évaluer dans leur évolution plus que dans leur ampleur. Ces échanges, selon des sources chinoises, ont augmenté de plus de 110% en un an et de plus de 80% par rapport à 2019, donc avant le COVID (NKNews).

À mes yeux, cela explique aussi partiellement la réaction russe, c'est-à-dire les négociations spectaculaires avec la RPDC. Je ne vais pas entrer dans l'histoire des relations russo-chinoises, mais leur b.a.-ba a longtemps consisté à surveiller ce que l'autre donne à Pyongyang et à faire à peu près la même chose. Ainsi, la Chine ayant bâti une autoroute menant à la zone de Rason, la Russie a construit (ou rénové) une ligne ferrée à peu près de la même longueur et aboutissant au même endroit. Poutine était avec Kim Jong Eun récemment, puis à Pékin pendant que Lavrov lui succédait à Pyongyang.

Moins évoqué, et je laisse parler mon expérience des trois Corées, je pense que le patronat sud-coréen est impliqué. Il est déjà installé aux deux « bouts », autour de Dandong et dans le

district autonome de Yanbian, prêt pour coopérer avec les Chinois en RPDC. Il représente aujourd'hui, c'est presque un paradoxe, la force pacificatrice la plus efficace à défaut d'être la plus bruyante. Il faut bien cela pour restreindre les ardeurs belliqueuses d'une armée qui ne s'est jamais reprise de la raclée subie dans la première partie de la guerre civile (1950). Elle a remporté davantage de batailles au cinéma que sur le terrain.

**Quelle interprétation donnez-vous à la rencontre récente (13 septembre 2023) entre Vladimir Poutine et son homologue Kim Jong-un ?**

Je lui accorde d'abord une importance considérable, traduite par la longueur de la rencontre, surtout à l'époque des transmissions modernes. Cette importance est donc d'abord l'importance donnée publiquement à l'événement par ses participants.

Les relations de la RPDC avec la Russie remontent loin. Mais pour ce qui nous concerne, inutile de remonter avant l'URSS, car l'écho de la Révolution d'octobre a été considérable, même si cet écho a souvent entendu au Japon où les jeunes Coréens sont allés chercher le moderne. Avec la colonisation, la résistance armée sur terre coréenne ayant été rapidement écrasée, les combattants restants (communistes ou nationalistes) se sont repliés en Mandchourie et en Sibérie. Kim Jong Il y serait né. Une partie des communistes de retour en 1945 auront donc une formation révolutionnaire soviétique et joueront un grand rôle quand l'Armée rouge décidera tardivement de promouvoir Kim Il Sung, avant que celui-ci ne les éliminent (avec les communistes de l'intérieur et les communistes formés en Chine)… La suite est celle d'un long balancier d'influences entre Pékin et Moscou, les deux jouant un grand rôle pendant la Guerre de Corée (1950-1953). Pyongyang n'ayant pas accepté la déstalinisation, les relations se sont distendues. Puis la chute de l'Union soviétique a signifié la fin de l'aide économique (même chose en Chine dès le retour de Deng Xiaoping). Il y a donc maintenant plus de trente ans que la RPDC sait parfaitement qu'elle n'a plus d'amis ou de grands frères dans la région. Elle a vite compris qu'il n'y avait plus de cadeaux à attendre, elle qui en avait jusqu'alors largement profité, au point de déséquilibrer son économie. Mais la géopolitique – et surtout la géographie - jouait toujours son rôle, et on restait alliés, face aux États-Unis. Un ennemi commun. De ce point de vue, les liens RPDC-Russie ne sont pas nouveaux. C'est le regard russe qui a changé.

Il semble bien que nous soyons les témoins d'un moment original, celui où les deux pays ont réellement besoin l'un de l'autre. Je ne suis évidemment pas dans les secrets, mais Moscou sait parfaitement que la Corée du Nord est sur le pied de guerre depuis 75 ans, donc qu'elle est militairement prête et éprouvée. Comme l'armement des deux pays est très lié, Pyongyang

peut fournir quantité d'armes à Moscou, et qu'importe si ce ne sont pas des armes sophistiquées. J'imagine que Poutine sait exactement ce qu'il veut acheter.

Je rappelle aussi que la Russie a une frontière commune avec la RPDC, qui empêche la Chine d'avoir un accès direct à la mer depuis la fin du XIXe siècle (les fameux « traités inégaux »). La zone économique spéciale de Rason-Chongjin (Rajin) est utilisée par la Chine et par la Russie (par des bateaux qui ne sont pas camouflés en bateaux touristiques, comme le clame la presse française) et tous ont désormais intérêt à développer la zone, tout en surveillant du coin de l'œil ce que font les autres.

Qu'est-ce qui peut bien transiter par cette région ? Les armes nord-coréennes, même si ce sont surtout des munitions, ne seront pas gratuites. Je viens de rappeler que la Corée martyre de la famine n'a guère été aidée par ses voisins et s'est durci le cuir depuis longtemps… Les relations révisées avec la Russie seront commerciales, avant tout, et tant mieux si les ennemis de nos ennemis sont nos amis. Le petit « plus » que représentera l'apport financier correspond exactement à ce qu'il faut à la RPDC pour redécoller maintenant. Autrement dit, le capital primitif que les relations privilégiées avec la Chine ne réussissaient pas reconstituer. De ce point de vue, la rencontre Kim-Poutine est d'une importance considérable. Politiquement, et pour simplifier, deux pays seuls qui s'entendent ne sont plus seuls ! J'affirme – quitte à être le seul - que les éléments sont en place pour que la RPDC redécolle. Avec la main d'œuvre coréenne en Mandchourie et en Sibérie, tous ces éléments n'engrangent certes pas une forte valeur ajoutée, mais calculés en rapport avec la richesse réelle actuelle de la RPDC, ils pèseront d'un poids considérable.

Un pays aussi planifié que la RPDC pense aussi certainement plus loin. Il y a longtemps qu'il y a des étudiants russes à l'université Kim Il Sung. Et comme l'ennemi de la Russie, les États-Unis, est l'ennemi de la Corée du Nord, militairement, financièrement, diplomatiquement, la RPDC est gagnante. J'ai du mal à croire qu'en cas de nouveaux problèmes alimentaires, la Russie serait aussi indifférente qu'au siècle dernier.

D'un tout autre point de vue, cela fait vingt ans que la région rêve de gazoducs descendant jusqu'en Corée du Sud, voire au Japon. Si cela voyait le jour, la Russie pourrait choisir l'option nord-coréenne plutôt que l'option chinoise, une décision qui changerait le dessin politico-économique de l'Extrême-0rient.

**Vous évoquez le Birobidjan, « envisagé un temps comme territoire juif » (p. 36), du temps de l'URSS et qui, comme des régions de la Sibérie est convoité par les migrants chinois. Les modifications des cartes de la Chine et les revendications par Pékin de certains territoires périphériques comme ceux qui relèvent de la souveraineté russe, sont-elles le signe avant-coureur de bouleversements majeurs d'un point de vue géopolitique et ce, dans le contexte de la guerre en Ukraine, en faveur de la Chine ?**

Il s'en passe des choses loin de l'actualité ! Vous avez absolument raison de parler de bouleversements majeurs. Le Birobijian est donc à la fois le nom et la capitale miniature de 200 km carrés de cet oblast qui avait été rêvé comme Palestine de Sibérie, comme État juif si l'on veut (l'oblast entier fait 36.000 km2). Aujourd'hui, les Juifs sont partis, les Sibériens s'en vont aussi, les Chinois arrivent. La Russie offre très peu aux Sibériens pour qu'ils restent, la Chine donne bien plus à ses propres ressortissants pour qu'ils y aillent ! Et la population russe se déplace lentement vers son ouest. Or, le sous-sol de l'Est russe et du Nord-Est chinois est fabuleusement riche. La géopolitique de la région est donc largement fonction de sa dimension démographique. Il est alors essentiel de se pencher sur une carte et sur ce qui saute aux yeux : l'immensité de la Russie et de la Chine, l'exiguïté des Corées quel que soit leur nombre, l'absence de débouchés de la Chine sur le Pacifique nord, la place essentielle occupée par la ville de Vladivostok toute proche de la Zone économique spéciale nord-coréenne de Rason, le rôle central que joue le Projet de développement du fleuve Tumen (Tumangang), etc. Et bien sûr le gazoduc que je viens d'évoquer et la disponibilité à venir de la main d'œuvre nord-coréenne.

**Dans votre précédent ouvrage - « La Corée dans ses fables » (Actes Sud – 2010) vous pointiez du doigt ce qui nous paraît contradictoire : la référence constante faite par les mythologies nord-coréennes au chamanisme et aux divinités alors que le régime de Pyongyang se réclame du marxisme. Comment expliquez-vous cela ?**

Commençons par interroger le Nord et ce qu'il dit explicitement. Les autorités ne font pas référence au chamanisme (la seule forme de religion complètement interdite) ni aux mythologies, mais leur donnent un sens historique (qui leur est propre) ou évhéméristе, c'est-à-dire une réalité historique transmise de façon détournée par une fiction (qui était autrefois perçue comme une réalité).

Votre question conduit à une autre, celle du marxisme. Et donc de la nature socialiste du régime. Le nationalisme à la nord-coréenne a tout recouvert et depuis longtemps. Cela fait en fait très longtemps, dès le début du siècle dernier, que le discours national est orienté contre les pensées étrangères, les –ismes si l'on veut. En Corée, cela s'appelle le « sadaejuûi », « la révérence envers les Grands ». C'est la matrice de l'idée opposée du 'Juche', la maîtrise de soi. D'un côté la soumission, de l'autre l'indépendance. Si le mouvement communiste coréen est enfant du mouvement communiste international (à la soviétique), il s'en est très vite dégagé, au point d'en gommer les manifestations. En bref, en dehors du mot « socialisme », qui a repris de la vigueur sous Kim Jong Un, tout ce à quoi le XXe siècle nous avait habitués. Par le petit bout de la lorgnette, les portraits de Marx ont disparu, de façon progressive et tellement systématique, à bas bruit, que mes collègues à Pyongyang ne s'étaient même aperçus que le dernier avait été enlevé place Kim Il Sung. En fait, le seul endroit où on les trouve, ce sont les romans d'espionnage occidentaux et les romans prétendument sortis clandestinement ! En tout état de cause, le marxisme ne fait plus partie du système de référence, même dans le discours politique. Des mauvaises langues pourraient suggérer qu'il n'en a jamais fait partie, les combats anti-japonais dans les neiges de Mandchourie n'étant pas un cadre idéal pour des études matérialistes approfondies ! Il serait certainement plus intéressant, du moins à mes yeux, d'étudier pour ce qu'elle est la version nord-coréenne du socialisme qui, pour être étatique plus que collectif, n'a pas eu besoin de nationaliser à tour de bras après 1945, dans la mesure où la plupart des (paysans) Coréens n'étaient propriétaires de rien, et donc ravis de le devenir, même collectivement !

Pour tenter quand même de lier mythologie et "marxisme local", je pense que le régime est à lui-même sa propre mythologie. Son moteur a été formulé par Wada Haruki repris par Philippe Pons avec leur formule d' « État-guérilla », pour essayer de comprendre son fonctionnement, autour du noyau assez restreint des compagnons de résistance du Grand Leader (du Guide respecté). Tout autre citoyen se définit donc, par voie de conséquence, en fonction de sa proximité ou non de ce noyau fondamental. La « dynastie » épinglée par les paresseux n'est que la manifestation la plus visible de ce phénomène essentiel. C'est sur cette même base que la mythologie (que je n'oppose pas à une vérité indiscutable) s'est bâtie, avec ses récits, ses hauts-lieux et ses hauts-faits, ses héros, ses ennemis, sa vision manichéenne du monde confortée par la façon manichéenne dont ses ennemis la définissent. Pourquoi dirais-je du bien de celui qui me définit comme le Mal ?

Être à soi-même sa propre mythologie présente des avantages lorsqu'il s'agit de ramasser les droits d'auteur, mais oblige en même temps à tout assumer. Parmi les sujets principaux de cette inévitable réécriture de l'histoire se trouve l'époque coloniale, impossible à faire passer

aux pertes et profits. En une formule, les Corées héritent d'un passé colonial, condamné à juste titre comme particulièrement immonde, mais nient tout effet réel sur la « corréité ». Car corréité il y a justement, inaccessible car formée de traits immarcescibles, éternels et bien entendu uniques au monde. Inaltérables parce qu'uniques.

**Comment définiriez-vous le rapport souvent clivé des Coréens sur le temps long par rapport aux cultures et langues – écrites notamment – japonaise et chinoise ?**

Il en faudrait des pages pour répondre ! Pour ma part, je lierai la question à celle du messianisme, qui fait glisser la notion de temps et le sens (la compréhension) de l'histoire du passé vers l'avenir. Bien avant même d'adopter partiellement le christianisme fondamentalement messianique, la Corée disposait de la figure de Mirûk, Maitreya, le Bouddha de l'Avenir, qui attend dans le paradis de l'Est le jour lointain (à calculer en kalpas, c'est-à-dire en milliards d'années) où il viendra sauver les derniers hommes qui ne seront pas encore entrés en Nirvana. Chaque forme de bouddhisme privilégie tel ou tel Bouddha, et celui qui a fortement marqué la version coréenne (chan/zen/sôn) est justement le Bouddha de l'Avenir, passé au Japon sous le nom de Miroko. L'avenir viendra régler nos problèmes, de façon si certaine que ce même avenir nous donne déjà raison maintenant. La traduction politique de ce phénomène est l'incroyable volontarisme local. À croire que c'est Pyongyang qui a inventé les Plans quinquennaux. Je me souviens être resté estomaqué, il y a une trentaine d'années, en découvrant sous la plume de Ch'oe Namsôn, grand réformateur des lettres vers 1905-1915, que la Corée était appelée à… guider le monde ! Le bond économique accompli par le Sud et les rebonds successifs du Nord (après-Guerre mondiale, après guerre civile et napalmisation intégrale, sortie de la famine) interdisent aujourd'hui d'en rire.

De plus, votre question est amusante, car le temps, le discours sur le temps est justement le point où le rapport coréen aux autres cultures émerge. Lorsque j'étais jeune en Corée du Sud, des vestiges anciens évoquaient 3000 ans d'histoire. On en est aujourd'hui à 5000 ans, et cela vient de loin, si j'ose dire. Car lorsque la Corée a succombé devant les impérialismes, dans les années 1880, elle a cherché à se doter d'une histoire équivalente à celle de ses deux grands voisins, tout comme le roi s'est soudain déclaré empereur, pour égaler ses voisins. La force du nationalisme coréen peut d'ailleurs s'évaluer en fonction de la vitesse avec laquelle ces notions purement idéologiques sont devenues des faits admis par tous.

**Le nationalisme, qu'il convient de conjuguer au pluriel, est un phénomène labile. Comment le définiriez-vous aujourd'hui ?**

Immense question, qui navigue entre l'acceptation béate du fait national et la condamnation condescendante, en général du nationalisme des autres. André Markowicz constate que : « Ce qui est frappant, dans le nationalisme, c'est de voir à quel point il est tout sauf national : ce sont les mêmes recettes, partout, le même culte des signes, le même commerce. » (Partages, p. 265)

Et l'étude des éléments constitutifs du nationalisme coréen confirme cette intuition. Les deux Corées qui se partagent la péninsule luttent pour la propriété d'un passé commun. Chacune se veut LA Corée authentique. Les histoires anciennes et l'histoire récente se répondent. La guerre civile de Corée est ainsi lue comme un écho de l'histoire des Trois Royaumes occupant la péninsule pendant le premier millénaire : Si le petit État du sud-est, le Shilla, a unifié le pays, c'est « contre le cours naturel de l'histoire », dit-on au Nord, car il s'est appuyé sur une puissance étrangère (la Chine) pour vaincre le puissant état du Koguryo (au nord, bien sûr). Même chose lors de la guerre de Corée, puisque le gouvernement du Sud, replié dans un petit espace au sud-est, n'a pu diviser la Corée que grâce à l'intervention d'une autre puissance étrangère (les États-Unis). On peut aussi y voir un écho de l'ancienne conception chinoise de l'histoire, par couches successives mais identiques.

Si l'on cherche à vraiment trouver un nationalisme spécifiquement coréen, par delà la victimisation permanente, je dirai que celle-ci se conjugue sous la forme d'un « C'est à nous que ça arrive. » Pour rendre un exemple un tout petit peu ancien, j'ai en mémoire l'histoire du Boeing de la KAL, abattu par la chasse soviétique en septembre 1983 et qui a justement provoqué cette réaction dans le public coréen, sous la forme d'un « ce ne serait pas arrivé si ce n'était pas un avion (sud)coréen ». À lire : peuple toujours victime, jouet des grandes puissances, pays trop petit pour profiter des règles dont jouissent les autres.

**Vous écrivez que « l'aide chinoise est très minimisée au Nord » (p. 57) alors que le « Musée de la Guerre de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée » que l'on peut visiter à Dandong, côté chinois tient le discours inverse. Comment Pyongyang perçoit-il ce discours chinois ? Peut-on le qualifier de paternaliste ?**

Toutes les aides sont minimisées, susceptibles d'être parfois évoquées lorsqu'un nouveau besoin s'en fait sentir, comme l'aide soviétique aujourd'hui. Les divers lieux évoquant les aides

ne sont pas spécialement importants dans l'espace de la capitale. Le musée de la Victoire (également de la guerre de Corée) ne peut pas ne pas évoquer cette aide, et en particulier la survenue des Volontaires chinois en décembre 1950. Mais c'est justement sous cette forme, une « aide », et non un tournant de la guerre, au moment où les troupes du Nord étaient acculées à la frontière chinoise à la suite de l'intervention américaine en septembre.

Un bémol, important. Le musée chinois de Dandong, consacré aux mêmes événements, a été l'objet de multiples rénovations-fermetures au gré de l'interprétation officielle de cette guerre, laissant sa place au maréchal chinois Peng Te-huai. Et un bémol dans le bémol, le musée de Yanji, dans le district autonome, à l'autre bout de la frontière sino-coréenne, offre encore une autre vision des événements, insistant sur le rôle (réel) des Coréens de Chine, insistance qui, l'air de rien, minimise le rôle de Kim Il Sung. Paternalisme ? Certainement. En termes chinois, ou confucianistes, cela s'appelle les dénominations correctes, la vérité appartenant à celui qui a le pouvoir de nommer les choses. On en trouve une trace éloquente dans la lutte intercoréenne pour nommer la Corée. On ignore en général qu'il n'existe pas de terme consensuel pour désigner le pays ! Au Nord, c'est Choson, au Sud, c'est Hanguk. La réunification viendra, si elle se fait pacifiquement, avec un autre nom. Et inversement, tant qu'il n'y aura pas de tiers nom, il n'y aura pas de réunification. Aucun Coréen ne peut donc se dire « Coréen » sans se situer par rapport aux autres Coréens.

Incidemment, cela nous rappelle que Benedict Anderson que vous avez évoqué, accorde un rôle essentiel aux musées dans la constitution des « Communautés imaginaires ».

**Vous écrivez que les volontaires chinois envoyés sur le front coréen étaient souvent des anciens soldats de l'armée de Tchang Kaï-chek qui mettaient ainsi tout en œuvre pour s'insérer dans la nouvelle République populaire. Étaient en retour considérés comme des traîtres par le régime taïwanais ?**

Je ne suis pas certain qu'ils étaient une priorité des autorités taiwanaises, qui étaient en pleine « installation », la proclamation de la République populaire de Chine datant de 1949, c'est-à-dire la même année. Tchang Kaï-chek devait concentrer toute son attention sur le débarquement imminent de l'armée populaire qu'il attendait. Je confirme que les anciens soldats nationalistes ont été incités à se battre en Corée en échange de l'oubli de leur passé militaire. Incidemment, cela rend grotesques les guillemets dont est toujours affublé le mot « volontaires ».

**Vous expliquez en substance que la guerre américaine et du Vietnam a eu des conséquences importantes pour la Corée du Sud et le Japon. Lesquelles ?**

Réponse simple : Ils ont gagné la guerre du Vietnam (avec la Thaïlande), comme le Japon avait déjà gagné la guerre de Corée, comme bases de repli, et pas seulement comme R&R, Rest and Recreation. Économiquement d'abord, (des dizaines de milliers de soldats dépensiers + l'usage de ports et de terrains), puis politiquement ne serait-ce que par leur réintégration dans l'espace des pays fréquentables. Le traducteur que je suis peut vous confirmer que la réputation de la Corée du Sud dans les années soixante était proche de celle de la Corée du Nord aujourd'hui. D'où l'indécrottable optimisme du coréanologue !

Reste la conséquence majeure, l'amarrage de la Corée du Sud et du Japon à la zone d'influence américaine. Vue du Nord, c'est la cause principale de la division durable du pays, et qui explique pourquoi Pyongyang ne veut discuter directement qu'avec Washington et non avec le gouvernement de Séoul. Ce n'est pas négociable pour le moment.

# L'expertise stratégique en toute indépendance

PROGRAMME
**ASIE-PACIFIQUE**

IRIS
INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France
+ 33 (0) 1 53 27 60 60
contact@iris-france.org

**iris-france.org**

L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, via son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'évènements.